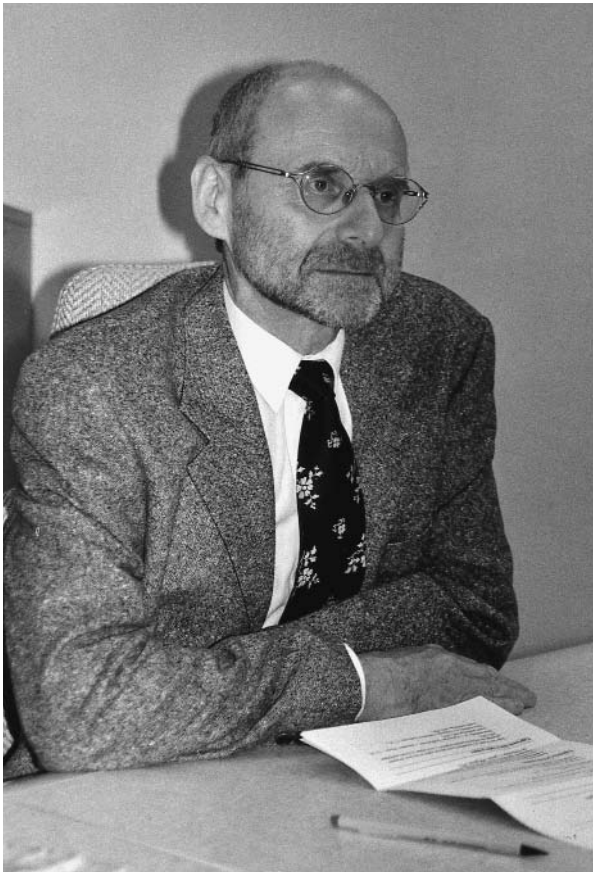


# Bernard REY, Université Libre de Bruxelles

## ✓ **Comment a débuté votre carrière professionnelle?**

**BR:** J'ai commencé par être professeur de philosophie dans le secondaire pendant une douzaine d'années en France. De 1969 à 1972, j'ai également enseigné la philosophie de l'éducation au Québec, à l'université de Trois-Rivières et dans un CEGEP (Collège d'Enseignement Général et Professionnel) à Longueuil, en face de Montréal.



Mon orientation vers la philosophie, à la fin du lycée, était le résultat d'hésitations entre plusieurs matières, dont notamment les mathématiques. Mais en dernière année, après avoir goûté à la philosophie, j'ai continué. Il s'agissait pour moi d'une volonté de comprendre le monde et de disposer d'un discours qui puisse en rendre compte. J'ai beaucoup aimé enseigner cette matière exigeante, pleine de ressources et qui donne le sentiment de laisser des traces chez les élèves, même si ce ne sont pas les traces qu'on aurait voulues. C'est d'ailleurs vrai de toute démarche d'enseignement: les élèves gardent bien quelque chose

de ce qu'on leur enseigne, mais ce n'est pas toujours ce qu'on aurait voulu; c'est parfois mieux, parfois moins bien ou tout simplement autre chose.

Ensuite, je me suis orienté vers la formation des enseignants: j'ai été formateur d'enseignants du primaire dans une école normale. J'ai continué ensuite dans un IUFM (Institut Universitaire de Formation des Maîtres) où mon terrain s'est élargi aux enseignants du secondaire. J'y enseignais la philosophie et les sciences de l'éducation. C'est en pratiquant ce deuxième métier que je me suis décidé à faire une thèse. J'avais d'abord envisagé d'étudier les rapports entre les philosophies de la connaissance et les théories de l'apprentissage. J'ai abandonné ce sujet dont l'immensité était difficilement dominable. J'ai opté pour un problème plus étroit: explorer une notion qui est apparue à la fin des années 80 dans le discours pédagogique, celle de "compétence transversale" dont j'ai réalisé une étude critique.

En 1995 s'ouvrait un temps complet de sciences de l'éducation à l'Université Libre de Bruxelles. Il paraissait correspondre à mon profil. J'ai obtenu ce poste et me suis donc expatrié de Lyon à Bruxelles. Depuis la retraite de Louis VANDEVELDE, j'ai pris la direction du Service des Sciences de l'Éducation.

## ✓ **Entre ces trois métiers, voyez-vous une évolution ou des ruptures?**

**BR:** Il y a évidemment une parenté indéniable, mais il y a aussi des éléments de rupture: ce ne sont pas les mêmes métiers, ni la même organisation du temps. Dans le secondaire, on forme de jeunes esprits à une certaine généralité. À l'École Normale, on vise à la construction de l'identité professionnelle. L'université impose une activité très diversifiée. On y pratique l'enseignement, la recherche, mais aussi la gestion: recherche de crédits extérieurs, engagement de chercheurs, réunion d'équipe, résolution de conflits...

## ✓ **Dans ce parcours, quelles sont les personnes qui ont exercé une influence?**

**BR:** Le psychologue KAES affirme que le grand défaut des enseignants est qu'ils ont toujours le sentiment de s'être construits eux-mêmes; il y aurait là une espèce de dénégation de la filiation. Pourtant, je me recon nais des figures tutélaires: j'ai une grande admiration pour le philosophe SPINOZA qui me fascine, notamment par sa critique de la finalité et des illusions de

la conscience. Au XX<sup>e</sup> siècle, je retiendrai le courant phénoménologique avec HUSSERL et MERLEAU-PONTY.

Plus près de nous, je considère que Philippe MEIRIEU est un pédagogue exemplaire, même si je ne suis pas toujours d'accord avec lui.

✓ **En quoi vos points de vue divergent-ils?**

**BR:** Je crois que Ph. MEIRIEU est philosophiquement très marqué par LEVINAS, c'est-à-dire par une philosophie du rapport à autrui qui n'est pas bâti sur la rationalité, mais sur un respect, sur une acceptation primordiale de l'autre et une reconnaissance de sa fragilité. Mon orientation est plus rationaliste: l'idéal du rapprochement avec autrui est la construction d'un univers de sens dans lequel on peut se comprendre sur la base d'argumentations, de raisonnements, de preuves empiriques. De ce point de vue, l'école est très importante parce qu'elle permet de bâtir ce sens partagé entre les générations sur la base du savoir.

✓ **Comment réagissez-vous à l'expression "l'enfant au centre du système éducatif"?**

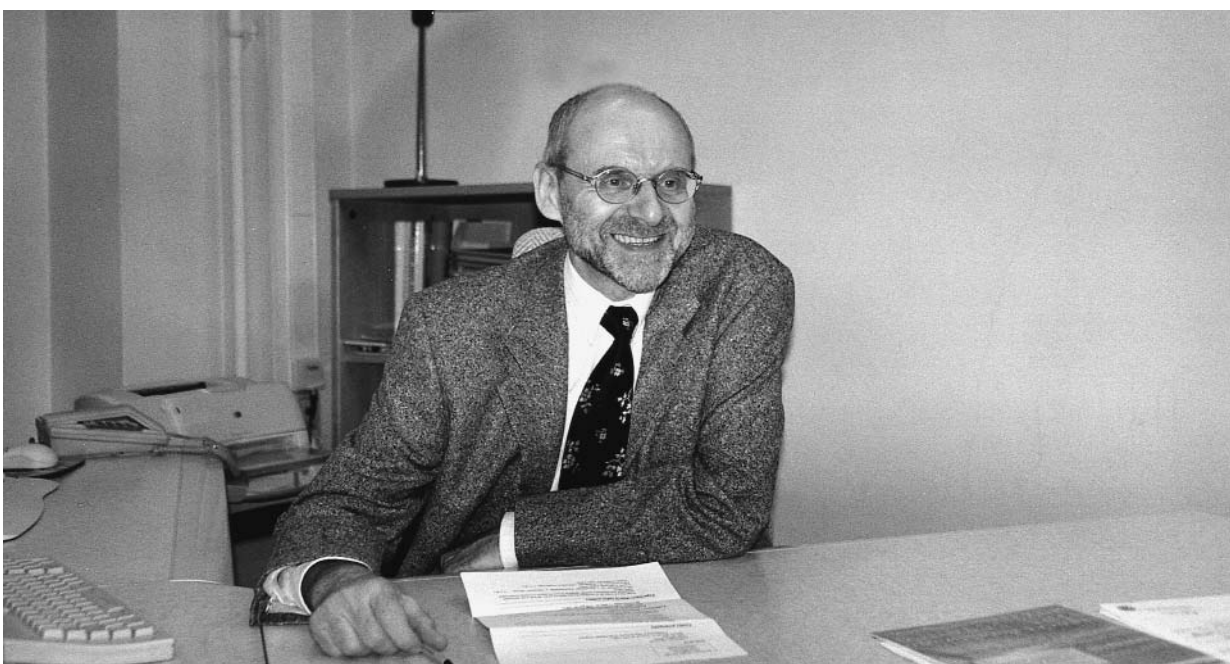
**BR:** Cette idée est ambiguë. Elle a un sens très positif quand elle signifie que ce sont les élèves qui sont les acteurs de leurs apprentissages. Elle conduit avec raison à critiquer une pratique pédagogique par laquelle on pense qu'il suffit d'exhiber le savoir pour que les élèves apprennent. Si je suis devenu pédagogue, c'est parce que je pense qu'il faut mettre l'élève dans des situations qui lui permettent de reconstruire le savoir. Mais si "mettre l'enfant au centre du système éducatif" signifie aimer les enfants pour leur enfance, je suis plus réservé. Pour être enseignant, je ne pense pas qu'il faille d'abord aimer les enfants; ou plutôt, ce qu'il faut aimer en eux, ce n'est pas leur enfance, c'est leur capacité à s'en arracher, à grandir, à devenir de plus en plus confiants dans leur propre raison et responsables de ce qu'ils font. Si cette formule "l'enfant au centre" signifie une attention particulière, alors je suis

d'accord; s'il s'agit de se prosterner devant l'enfance, sous une forme de *puérocentrisme*, alors non. Le but de l'école, c'est de faire accéder les enfants à des savoirs, c'est-à-dire à quelque chose qui, dans un premier temps, va les perturber.

"Un système éducatif, cela se gouverne par des valeurs et non par des ordres ou des impositions autoritaires"

✓ **Depuis les années 90, comment considérez-vous l'évolution du concept de compétence?**

**BR:** Cette notion a pris de l'importance dans de nombreux pays où elle constitue désormais l'ossature des programmes. Mon attitude personnelle n'est pas militante; j'essaie de voir les avantages et les risques. Du côté des avantages: en exprimant ce qu'il y a à acquérir en termes de compétences, on fait apparaître les savoirs comme des outils intellectuels et non comme des juxtapositions d'affirmations. Les compétences permettent de résoudre des problèmes de la vie, mais aussi des problèmes internes au savoir. Si cela suscite une nouvelle dynamique, si cela fait du savoir un savoir vivant, alors il s'agit d'un bel enjeu. En revanche, il y a un risque: s'il fallait uniquement enseigner à l'école des choses qui servent directement dans la vie, je trouverais cela inquiétant. Remplacer les cours de biologie, par exemple, par des cours d'éducation à la santé ou par l'apprentissage des règles d'asepsie dans la vie quotidienne, ce serait une réduction de tout ce qui, dans la biologie, apporte une nouvelle compréhension du monde. Il est important que l'école insiste sur ce qu'on ne peut pas apprendre en-dehors d'elle. Plus notre société s'oriente vers la valorisation d'activités qui rendent



indifférents à l'intelligibilité des choses, plus l'école doit renforcer sa mission.

**✓ Si vous deviez pointer une idée maitresse en matière d'évaluation des compétences...**

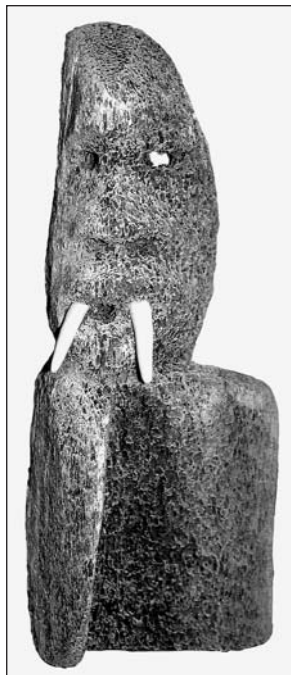
**BR:** Puisque le curriculum est écrit en compétences, il faut aller jusqu'au bout. Une vraie compétence est l'occasion pour l'élève de comprendre une situation nouvelle et d'y adapter les savoir-faire qu'il a acquis. Cette idée d'interpréter une situation nouvelle est très exigeante, mais paraît essentielle. Si on veut que la démocratisation ne soit pas une baisse d'exigences, mais leur maintien avec le projet d'y conduire le plus grand nombre, il faut renforcer cet enseignement des compétences; car elle implique que les élèves deviennent capables d'initiative intellectuelle.

**✓ Que ferez-vous demain?**

**BR:** Sans doute de la recherche, comme aujourd'hui. Ces dix dernières années, je me suis intéressé principalement aux compétences, mais il y a un autre domaine dont je m'occupe secondairement et que j'aimerais développer: c'est la question de la relation de l'enseignant avec ses élèves, y compris la discipline, la prévention de la violence, le décrochage scolaire, le climat de la classe... Il faut réintroduire l'idée d'autorité de l'enseignant, en distinguant ce terme de celui de pouvoir: l'enseignant obtient des élèves un certain respect, non parce qu'il est adulte ou diplômé, mais parce qu'il sait les amener au savoir; l'autorité est une sorte de reconnaissance. C'est difficile à construire, surtout devant les publics difficiles; cela peut paraître utopique, mais je crois que si on persévère, on arrivera à quelque chose dans ce domaine.

**"La découverte scientifique qui m'a le plus marqué, c'est..."**

... la loi de la chute des corps par Galilée. Il a eu le génie d'isoler les dimensions fondamentales du phénomène et de voir que la masse de l'objet qui tombe n'importe pas. De plus, il a eu l'idée ingénieuse de mesurer ces phénomènes en faisant rouler les objets sur des plans inclinés et en mesurant le temps par la quantité d'eau écoulee d'une clepsydre. Si en sciences de l'éducation, devant des phénomènes complexes comme l'échec scolaire, on arrivait à isoler de la même manière les dimensions pertinentes, on aurait fait un fameux bond en avant...



**"Pour moi, apprendre, c'est..."**

... une modification de soi-même, c'est se transformer, c'est accepter de changer d'identité; et le processus de modification identitaire est presque plus important que le processus cognitif. J'ai sur mon bureau une statuette inuite, souvenir du Québec, qui représente un chaman en train de se transformer: il a figure humaine et est en train de prendre l'apparence d'un morse. Pour moi, c'est le symbole de l'apprentissage. Apprendre, c'est se mettre dans cette posture où j'accepte que mes convictions ne soient plus les mêmes qu'elles n'étaient auparavant.

**"Si je pouvais décider d'un module de formation continuée auquel faire participer tous les enseignants..."**

... ce serait un atelier d'écriture argumentative. Je trouve que les enseignants ont du mal à écrire. Or, dans toutes les disciplines, ils doivent faire acquérir aux élèves non seulement la capacité de lire, mais aussi celle d'écrire.

**"Si j'étais ministre de l'éducation, la première mesure que je prendrais..."**

... ce serait de n'en prendre aucune!

**"Une rencontre, un évènement décisif qui explique mon parcours professionnel..."**

Quand j'étais élève en première secondaire, le prof de latin a commencé l'année en écrivant deux phrases au tableau: "Pater filium amat" et "Patrem filius amat". Il nous a dit: "Vous voyez, ces deux phrases sont presque pareilles et pourtant, ce n'est pas du tout la même chose. Dans un cas, le père aime le fils et dans l'autre, le fils aime le père. En latin, ce n'est pas la place des mots qui est importante, c'est autre chose". J'ai trouvé éclairante cette manière de présenter son cours. À partir de ce moment, je me suis mis à regarder comment faisaient les profs pour nous expliquer leur matière. J'avais une double attitude: j'étais un élève attentif qui essayait de comprendre, mais en même temps, j'avais un regard distancié qui observait la manière d'expliquer ou d'entretenir les relations avec la classe. Dès onze ans, j'étais déjà pédagogue sans le savoir. ■

**Bibliographie choisie**

REY B., *Les compétences transversales en question*, Paris, ESF, 1996.

REY B., *Faire la classe à l'école élémentaire*, Paris, ESF, 1998.

REY B., *Les relations dans la classe, au collège et au lycée*, Paris, ESF, 1999.